

Dissertation sur les *Fables* de la Fontaine

Sujet

Dans la préface de son premier recueil de *Fables* (1668), La Fontaine explique pourquoi il a parfois transgressé les lois du genre de la fable en laissant le récit sans moralité : « s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. » Faut-il en conclure que, dans les fables de La Fontaine, le désir de plaire l'emporte en réalité sur le souci d'instruire ?

Vous répondrez à cette question par une argumentation progressive et structurée en vous appuyant sur votre lecture du second recueil des *Fables*.

Mise en œuvre et analyse du sujet

Le sujet peut être donné aux élèves en cours de séquence, par exemple à l'issue de l'étape 3. Ils sont alors invités : d'une part, à reparcourir le second recueil à la recherche de fables sans moralité explicite (« Le Rat qui s'est retiré du monde », « Le Savetier et le Financier », « Le Lion, le Singe et les deux Ânes », etc.) ; d'autre part à se replonger dans les analyses de la première étape portant sur les seuils de l'œuvre :

- compilation de brefs extraits du premier recueil des *Fables* (1668),
- extrait de la préface du premier recueil des *Fables* (1668).

Quant aux plus curieux, ils liront avec profit l'intégralité de la préface de 1668.

Le retour sur les déclarations d'intention de l'auteur facilite la problématisation du sujet, dans la mesure où nous avons vu qu'à plusieurs reprises La Fontaine insiste sur la nécessité de ne pas sacrifier la visée didactique, constitutive de l'apologue, au plaisir du récit, en se laissant aller à « conter pour conter » (VI, 1).

Le sujet propose donc une réflexion classique, mais essentielle, sur la forte tension qui existe, dans l'œuvre de La Fontaine, entre ces deux impératifs, idéalement complémentaires, que sont le devoir d'instruire (sans quoi l'écriture de fables en vers est un exercice frivole) et la nécessité de plaire (sans quoi l'enseignement délivré par les fables n'a guère de chance d'être reçu).

L'analyse de la citation doit mettre en lumière les préoccupations esthétiques de La Fontaine, son souci d'écrire avec « grâce » plutôt qu'avec justesse et simplicité, termes que l'on associe plus spontanément à la doctrine classique. Quand le poète écrit qu'« on ne considère en France que ce qui plaît », il fait implicitement référence au goût des salons parisiens qu'il fréquente et où se trouve l'essentiel de son public. Formé par les facéties galantes de poètes mondains tels que Vincent Voiture, la coqueluche de l'Hôtel de Rambouillet quelques décennies plus tôt, ce goût répugne à tout ce qui sent trop l'école, la pédanterie et le prêche : pour qu'un public raffiné se prenne au jeu des fables, le fabuliste français doit leur donner du piquant, les rendre savoureuses « par quelques traits qui en [relèvent] le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, mêmes les plus sérieux » (préface de 1668).

Pour en revenir à la citation proposée aux élèves, il est important de noter que La Fontaine ne semble pas penser aux difficultés de compréhension que ces fables sans moralité explicite présentent nécessairement pour les enfants : « le lecteur » pour lequel « il serait aisé [...] de la suppléer » doit déjà avoir un esprit bien formé, capable de saisir les implications morales de ces petites histoires fantaisistes. C'est donc la finalité pédagogique de la fable, à l'origine destinée aux enfants, qui se trouve mise à mal par le souci de plaire aux gens du monde. D'ailleurs, la dédicace du premier recueil au Dauphin n'est peut-être qu'un trompe-l'œil : les dédicataires qui apparaissent au fil des livres de fables n'ont rien d'esprits naïfs (pensons notamment à La Rochefoucauld, auquel La Fontaine dédie une fable du premier livre, et auquel il adresse un discours dans le dixième livre ; pensons également à Mme de Montespan, la dédicataire du second recueil, ou à la très savante Mme de La Sablière).

Remarquons une dernière mise au point du poète dans la citation à analyser : La Fontaine use d'une litote pour suggérer qu'en agissant comme il l'a fait, c'est-à-dire en escamotant au besoin la moralité, autrement dit en « pass[ant] par-dessus les anciennes coutumes », il a plutôt servi que desservi le genre de l'apologue puisque, selon lui, « il » ne pouvai[t] les mettre en usage sans leur faire tort. » L'art de La Fontaine consiste donc à rendre piquante, surprenante, allusive et ludique une forme de discours sapiential qui, sans ces artifices, serait boudée par les mondains : cela n'empêche pas qu'il poursuive un but éthique en distillant de fable en fable un enseignement moral que seul le plaisir du déchiffrement rend vraiment désirable.

Formulation de la problématique (par les élèves)

Est-ce que La Fontaine, poète mondain, accorde vraiment plus d'importance à la valeur esthétique de ses fables qu'à la finalité morale constitutive du genre de l'apologue ?

Construction de la dissertation

Un plan dialectique en deux parties permettrait aux élèves de traiter globalement le sujet, et d'apporter une réponse qui corresponde à leur sentiment personnel : soit en exprimant finalement l'idée que l'excès de raffinement nuit à la clarté du propos, soit en insistant sur le fait qu'on peut tout de même tirer de la plupart des fables de La Fontaine un enseignement évident.

Néanmoins, une troisième partie s'avère nécessaire si l'on veut résoudre le problème de fond et montrer que, pour La Fontaine, le plaisir pris à la lecture des fables est à la fois un moyen et une fin : un mode d'accès à la connaissance du monde et de soi, un antidote à l'amertume de cette découverte et une leçon d'épicurisme.

Exemple de plan détaillé

I. La Fontaine affiche bel et bien son souci d'instruire au moyen des fables

I. 1. Dans le premier recueil, le fabuliste insiste sur la fonction didactique de l'apologue

Cf. corpus de découverte de l'étape 1. En revanche, cette idée est passée sous silence dans le second recueil : pas de référence à la morale ou à l'enseignement dans l'avertissement de l'auteur, ni dans la dédicace à Mme de Montespan.

I. 2. La plupart des fables du second recueil comportent une moralité

Cependant sa formulation varie beaucoup d'une fable à l'autre : moralité sous forme de proverbe (« L'Enfouisseur et son Compère ») ; sous forme d'injonction (« La Cour du Lion ») ; à la première personne du singulier (« L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un Jardin ») ou du pluriel (« Les Deux Coqs ») ; moralité à l'ouverture de la fable (« Le Paysan du Danube ») ou au beau milieu d'une fable double (« Le Héron » / « La Fille »).

I. 3. Quand il n'y a pas de moralité distincte du récit, on en trouve une dans le discours d'un personnage

→ « L'Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit ». Un personnage peut aussi jouer le rôle de fabuliste auprès d'un autre personnage et délivrer ainsi, indirectement, un enseignement au lecteur réel (« Le Lion, le Singe et les deux Ânes »).

En variant les procédés pour associer ou faire fusionner le récit et la moralité dans ses fables, La Fontaine fait en sorte que ses lecteurs ne se lassent pas. Mais les artifices dont il se sert pour aiguïser la curiosité du public rendent parfois la leçon difficile à tirer.

II. Le désir de plaire semble parfois l'emporter sur le souci d'instruire son lecteur

II. 1. Le poète flatte son public, se montre désireux de le séduire plutôt que de l'édifier

→ dédicace à Mme de Montespan (« Favorisez ces jeux où mon esprit s'amuse »), fable galante dédiée à Mlle de Sillery (« Tircis et Amarante »), intrusion de l'éloge du roi dans les fables (« Un Animal dans la Lune »).

II. 2. L'enrichissement des récits (annoncé dans l'avertissement) allonge considérablement les fables mais semble surtout motivé par le désir de divertir des lecteurs friands de contes

→ péripéties du voyage dans « Les Deux Pigeons », de la quête dans « Les Deux Aventuriers et le Talisman » ; parodie d'épopée dans « Le Fermier, le Chien et le Renard », etc.

II. 3. Le poète prend plaisir à surprendre, quitte à décontenancer le lecteur

→ moralités paradoxales (« L'Ours et l'Amateur des jardins », « Le Cochon, la Chèvre et le Mouton »), cynisme (« Les Obsèques de la Lionne »), fausse piste (« Le Loup et le Renard »), ambivalence des personnages (le Loup est tantôt féroce, tantôt « rempli d'humanité » : « Le Loup et les Bergers ») ; conclusion précipitée, dérobade du fabuliste : « Ceci soit dit en passant : je me tais » (« Les Vautours et les Pigeons »), « Mais que faut-il donc faire ? – Parler de loin, ou bien se taire » (« L'Homme et la Couleuvre »).

En mettant en œuvre « toute la diversité dont [il est] capable » (avertissement), La Fontaine parvient à éblouir son lecteur : mais c'est pour mieux le captiver, le forcer à se regarder dans le miroir des fables et lui apprendre à jouir sagement de la vie.

III. À la fois poète et moraliste, La Fontaine captive ses lecteurs pour leur apprendre à se connaître et à régler leurs passions

III. 1. Pour La Fontaine, l'être humain n'est pas la créature raisonnable qu'il pense être

Il se laisse bercer par des songes creux et n'est sensible qu'aux images. Les fables ne cessent de nous mettre sous les yeux cette réalité : cf. corpus de l'étape 2 + « La Laitière et le Pot au Lait » ; « Le Statuaire et la Statue de Jupiter », etc. « Le monde est vieux, dit-on, je le crois : cependant / Il le faut amuser encore comme un enfant » (« Le Pouvoir des fables »).

III. 2. À la lecture des fables, l'homme est forcé de reconnaître qu'il y a une grande part d'animalité en lui

→ « L'Homme et la Couleuvre », « Discours à M. le duc de La Rochefoucauld ». Condamnation de l'orgueil (« L'Ingratitude et l'Injustice des hommes envers la Fortune »), de la cupidité (« Le Loup et le Chasseur »), de la violence (« Les Animaux malades de la peste »).

III. 3. Les fables de La Fontaine diffusent une morale épicurienne, selon laquelle le plaisir doit être recherché mais régulé

Éloge de l'amitié (« Les Deux Amis »), de l'amour tendre (« Les Deux Pigeons »), de la vie à l'écart de la fureur du monde (« Le Songe d'un Habitant du Mogol »). Hommage rendu à un modèle de vertu sans austérité, Madame de La Sablière.

Comme l'écrit Déborah Blocker en conclusion de ses *Premières leçons sur les Fables de La Fontaine* (PUF, coll. « Major Bac », 1996), « Les Fables sont bien une éducation au plaisir par le plaisir : le plaisir second et distancié de la lecture y enseigne à jouir pleinement, quoique avec modération, des plaisirs de ce monde. »